

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.  
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures : - Pauvre Famille! D'après M. Georges Langée - Le Stabat de Palestrina. - La Toilette, d'après M. B. Vautier. - Barbet coré Allemand.

TEXTE : - Nos Gravures. - La Gageure de Violette. - Connaissances usuelles de la Semaine. - La Folle de la Vallée de Josaphat. Histoire Bruxelloise. - Causerie. Charlatans et Charlatanisme. - L'Eloquence et le Louis d'Or. Dialogue. - Le Coup de Cravache, ou Topée-le-Mulâtre, Roman.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N<sup>o</sup>. 107,  
à BRUXELLES.

Administrateur : C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur : HENRI BOGAERTS.

N<sup>o</sup>. 3.

— 11<sup>e</sup>. ANNÉE. —

20 Novembre 1880.

## NOS GRAVURES.

### PAUVRE FAMILLE!

Il y a un profond sentiment de vérité dans cette scène douloureuse, dont nous avons chaque jour des exemples sous les yeux.

Lorsque la mort est venue arracher son

époux à cette malheureuse mère, elle ne s'est pas laissée aller au désespoir et au découragement, qui la mèneraient à une misère plus effroyable encore. Elle a compris son devoir. „Le Ciel m'a donné deux enfants, s'est-elle dit, pour vivre et pour être élevés dans la vertu!”

Et pleine de courage et de résignation, elle lutte, elle travaille, et Dieu la bénira et la comblera de ses bienfaits.

### LE STABAT DE PALESTRINA.

Palestrina, nom moderne de l'antique ville de Préneste, en Italie, sert habituellement à désigner l'un des plus grands génies qui aient illustré l'art musical.

Le véritable nom de ce célèbre compositeur est Giovanni Pierluigi, né à Palestrina en 1524. Ses parents, d'une condition inférieure, le placèrent comme enfant de chœur dans une



PAUVRE FAMILLE! D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. GEORGES LANGÉE.

église de Rome, et bientôt ses heureuses dispositions le firent admettre à l'école musicale.

En 1551, Pierluigi fut nommé maître de chapelle de S-Pierre du Vatican.

De son temps, c'était l'usage de composer des messes et des motets sur des airs de chansons vulgaires, et cet inconvenant mélange du profane avec le sacré, avait souvent provoqué les censures de l'Eglise.

Palestrina opéra à cet égard une réforme complète dans la musique religieuse, et donna le premier l'exemple de composer, tout exprès pour les temples, des airs appropriés à la gravité du sujet. En 1554, il publia son premier livre de messes, dédié au pape Jules III. Il écrivit ensuite les admirables „improperia” qui se chantent encore à Rome pendant la semaine sainte, et reçut à cette occasion de ses contemporains le titre de „Prince de la Musique.”

Toutes les compositions de ce grand artiste offrent l'expression la plus sublime des sentiments religieux et tendres, et respirent une pureté, une correction, une élégance qui ne se démentent jamais; on y admire sa puissance d'invention, son habileté dans l'art d'écrire pour les voix, la variété du style et une harmonie large et simple. Ses chefs-d'œuvre sont: „La messe du pape Marcel” et son „Stabat.”

Palestrina vécut constamment dans un état voisin de l'indigence; il manquait de tout moyen pour faire imprimer ses immortels ouvrages.

Il mourut le 2 février 1594, d'un accès de fièvre, et fut enterré dans la basilique du Vatican, non par un honneur particulier, mais parce qu'il demeurait dans l'arrondissement de cette paroisse.

Notre gravure représente l'illustre compositeur, faisant répéter le fameux Stabat, dont il est parlé plus haut.

#### LA TOILETTE.

Là-bas, dans la verte prairie, sous l'ombrage des marronniers touffus, une joyeuse musique va bientôt faire résonner ses bruyants accords et inviter à la danse toute la jeunesse du village.

Et voilà Marguerite occupée à revêtir ses plus beaux atours pour cette partie de plaisir! Depuis une heure déjà, elle est là, devant sa glace, à essayer quelle toilette siérait le mieux à la teinte de sa blonde chevelure et à l'incarnat de son visage.

La même croix, le même fichu, ont été repris vingt fois, mais ces deux nuances ne se mariaient pas bien; et vite, on les a rejetées pour essayer d'autres objets, qui à leur tour sont abandonnés.

La pauvre fille ne sait pas à quel arrangement s'arrêter; mais qu'elle se hâte, car déjà, de sa fenêtre, elle peut voir toutes ses jeunes amies, dans leurs frais et séduisants costumes, se diriger vers le lieu du joyeux rendez-vous.

Benjamin Vautier, l'auteur de cette charmante peinture, est un des princes de l'école allemande de peinture de Dusseldorf et nous a fourni déjà l'occasion de reproduire plusieurs de ses toiles les plus marquantes et, parmi celles-ci, „le repos pendant la danse” que nous avons donnée en prime aux abonnés à la 10<sup>e</sup> année.

#### BARBET CORDÉ ALLEMAND.

Ce célèbre barbet, d'une espèce toute particulière, a obtenu le premier prix à l'Exposition des Chiens à Berlin.

Néro est peut-être le plus parfait spécimen de barbet cordé, qui existe. Les boucles de son poil laineux et soyeux forment de longues cordes, tressées aussi régulièrement que si on avait employé un moyen artificiel; sur les épaules ces boucles ont plus de 26 pouces de longueur; et quand l'animal se meut, on dirait qu'il est couvert d'une draperie funèbre; enfin il s'agit d'un vrai phénomène dans la race canine.

### LA GAGEURE DE VIOLETTE. (1)

#### INTRODUCTION.

— Est-ce conclu? demanda le docteur Franck en souriant.

— C'est conclu, lui répondit gaiement la jeune fille dont il prenait congé en ce moment.

— Je fais un sot pari, Violette, ajouta-t-il, en prenant et baisant la main qu'on lui tendait; car je sais mieux que qui que ce soit, qu'il y a en vous un charme auquel on ne peut résister.

#### I.

— Vous plaisantez, Jacques, je ne puis le croire. Certainement, vous n'avez pas été vous engager vis-à-vis d'une jeune fille sans me consulter d'abord... Une personne que je n'ai jamais vue, que vous-même vous ne connaissiez aucunement, il y a peu de mois. Et puis, continua M<sup>lle</sup> Emilie Franck, sans donner à son frère le temps de placer un mot, penser à l'amour, au mariage, à toutes ces folies, lorsque vous allez bientôt avoir trente-six ans! Je vous croyais plus sage.

— Ma chère Emilie...

— Il n'y a pas de chère Emilie qui tienne, Monsieur, interrompit M<sup>lle</sup> Franck. Je ne puis pas vous être chère, puisque, après avoir tenu douze ans votre ménage, vous me traitez de cette façon. Certainement, je ne doute pas que cette personne ne fasse mieux que moi, ait vos intérêts plus à cœur que moi, qui ne suis, après tout, que votre sœur.

— Vous ne me laissez pas achever, Emilie; je vous ai dit que j'avais fait ma déclaration, mais je n'ai pu encore vous dire si j'étais accepté.

— Accepté, vraiment! interrompit de nouveau et ironiquement M<sup>lle</sup> Franck. Accepté! Dites plutôt accaparé, saisi!... Croyez-vous que je connaisse si peu mon sexe, et que je considère les femmes comme étant les bonnes et simples créatures que beaucoup d'hommes s'imaginent. Non, lorsque vous étiez enfant et que moi-même j'étais une jolie fille de vingt ans, oui, une jolie fille, je le répète, franchement, croyez-vous que je ne me souviens pas des mille petits artifices de mes compagnes à l'égard des hommes, et de la stupidité de ceux-ci?

— Eh bien! reprit Jacques, je suis certain que lorsque vous connaîtrez ma future, vous approuverez mon choix; je ne doute pas que vous ne l'accueilliez avec votre bonté ordinaire. Quant à moi, je n'oublierai jamais votre dévouement, votre patience, tous vos bons soins pour moi, en un mot.

— Ne parlez pas de cela, Jacques, lui dit sa sœur, les larmes aux yeux. Et, lui prenant la tête entre ses mains, elle l'embrassa, puis se sauva dans sa chambre en pleurant.

Le docteur Franck resta pensif et soucieux. Il aimait beaucoup sa sœur, il lui était très-reconnaissant, car elle avait toujours été parfaitement bonne pour lui, et il était vraiment désolé qu'elle se trouvât froissée rien qu'à la perspective de son mariage. Il est vrai qu'il n'avait jamais paru y songer; car ce n'était que depuis peu de temps qu'il était amoureux de l'orpheline d'un de ses clients, mort depuis quatre mois. Il avait cru qu'il valait mieux n'en parler à sa sœur que lorsqu'il serait certain d'être agréé, et voici que celle-ci recevait sa confiance avec amertume. C'était triste.

#### II.

L'heure du dîner réunit le frère et la sœur comme de coutume. M<sup>lle</sup> Franck affecta un air digne et cérémonieux; elle voulait par là racheter la faiblesse qu'elle avait laissé paraître le matin.

Au dessert cependant, la curiosité féminine l'emporta.

— Comment se nomme cette enfant dont vous m'avez parlé ce matin? demanda-t-elle.

— Quelle enfant?... Ah! vous voulez dire Violette Lody.

(1) Reproduction interdite.

— Vous m'avez dit, je crois, qu'elle avait dix sept ans?

— Non, répondit en souriant le docteur, elle en a vingt-trois.

— Il importe peu! C'est presque la même chose, elle est certainement assez jeune pour dépenser votre argent, même avant que vous l'ayez gagné.

— Emilie, reprit le docteur d'un ton un peu sévère tout-à-fait contraire à ses habitudes, il me semble peu digne de vous et entièrement opposé à votre caractère, de vous former une opinion sur une personne que vous n'avez jamais vue. Je suis très-peiné de vos préventions à l'égard de ma fiancée, d'autant plus que j'espérais que vous resteriez avec nous, que vous continueriez à vous occuper avec elle de mon intérieur. Naturellement, nous ne pouvons nous attendre à ce que „cette enfant” s'y connaisse aussi bien que vous.

— Non, Jacques, je vous remercie, dit M<sup>lle</sup> Franck d'un ton radouci; mais cet arrangement ne conviendrait, je le crains, ni à votre femme, ni à moi-même. Je me logerai dans le voisinage, afin d'être ici promptement et aisément, si vous aviez besoin de moi.

— Je crois, au contraire, que M<sup>lle</sup> Lody va être bien désappointée; elle avait compté que vous conserveriez ici votre appartement.

— Je lui suis bien obligée, reprit M<sup>lle</sup> Franck, d'un ton raide; mais vous savez que je sympathise peu avec la jeunesse.

— En tout cas, je vous prie de ne prendre aucune disposition définitive avant de l'avoir vue.

— J'imagine que vous voulez dire par là: „Pas avant de lui avoir fait visite.” A propos, à quand le mariage?

— Nous n'avons encore rien décidé de positif; mais pas avant l'automne.

— Naturellement, vous avez réfléchi qu'une femme, une jeune femme surtout, est un luxe coûteux. Mais M<sup>lle</sup> Lody est peut-être une héritière...

— Je crains que non, répondit en riant le docteur. Les héritières n'habitent pas généralement la partie nord du faubourg de M.

— Connaissez-vous sa famille?

— Je vous ai dit déjà qu'elle est orpheline; son père était capitaine, et il n'a survécu que de six mois à sa femme, morte précédemment. Depuis qu'il n'est plus, sa fille habite chez sa tante, une personne infirme, qui après le mariage de cette dernière ira résider en France.

— Enfin, dit M<sup>lle</sup> Franck en se levant de table avec un soupir, j'espère que vous ne vous apercevrez pas trop tard que vous avez fait une sottise.

— Je l'espère aussi, répondit le médecin.

Le docteur sortit pour visiter deux de ses clients; puis il alla chez Violette, pour lui rendre compte, ainsi qu'il le lui avait promis, du résultat de la communication qu'il avait faite à sa sœur. Il ne lui cacha rien, et avec toute autre que Violette, cela eût été peu prudent; celle-ci ne fut pas offensée, mais peinée.

— Il est bien fâcheux, dit-elle, que ta sœur ne soit pas mieux disposée pour moi. Si j'allais la voir! Qu'en pensez-tu?

— Ne fais pas cela, ce serait contre les usages reçus; elle est un peu cérémonieuse; du reste elle viendra, j'en suis certain.

— Oh! alors, dit Violette joyeusement, je veux faire sa conquête.

#### III.

— Ma sœur est-elle à la maison? demanda le lendemain le docteur en rentrant chez lui pour le second déjeuner.

— Non, Monsieur, répondit la servante, et elle m'a chargée de vous dire de ne pas l'attendre, parce qu'elle serait peut-être en retard.

Le docteur s'assit et commença son repas. Il l'avait presque achevé, lorsqu'un de ses confrères du voisinage fut introduit, sur la demande qu'il avait faite de le voir immédiatement.

— Je regrette de vous déranger, Franck, dit-il en entrant, mais je viens vous prier de venir tout de suite au faubourg de M.

— Au faubourg de M.! s'écria le docteur alarmé; sa pensée se portant immédiatement vers la seule personne qui pour lui habitait le dit faubourg. Quel numéro?

— N<sup>o</sup>. 17.... Une dame a eu un accident, et, Franck, je regrette de devoir ajouter que...

— Une jeune fille, ou une personne plus âgée? interrompit le docteur se levant avec agitation.

— Bon Dieu! pensa M. Shawn, qui eût cru qu'il fût aussi attaché à son aigre sœur?... Cher ami, reprit-il à haute voix, M<sup>lle</sup> Franck se remettra très-bien, si elle reste tranquille. Elle traversait une rue, paraît-il, lorsqu'elle a été renversée par une voiture; quelqu'un dans la rue l'a reconnue et nommée, sur quoi une autre dame qui passait a beaucoup insisté pour que votre sœur fût transportée chez elle, une des maisons voisines, où, je le crains, elle devra rester pour le présent.

Les deux médecins se mirent en route pour le n<sup>o</sup> 17, dont la porte leur fut ouverte par une gentille servante qui les introduisit au salon, mais de là, elle conduisit M. Franck dans une petite serre qui se trouvait au fond et où il rencontra une petite personne qui lui tendit les deux mains et dit gaiement:

— Oh! Jacques, que je suis contente que tu sois venu. M. Schawn dit que, quoique ta sœur ne soit pas sérieusement blessée, elle ne doit pas être transportée; ma tante ne veut pas même qu'on essaie.

— Très-bien, chérie, dit le docteur; mais je ne veux pas qu'elle vous cause d'embarras; je vais lui procurer une garde-malade.

— Voilà une idée! Crois-tu que je vais la laisser soigner par une autre que par moi... Laisse-moi achever. L'heureuse chance de tout ceci c'est qu'elle ne sait pas qui je suis. Elle m'a demandé tout à l'heure chez qui elle était; je lui ai dit le nom de ma tante, en sorte qu'elle m'appelle M<sup>lle</sup> Mathtys; je n'ai pas cru devoir la détromper.

— Excellent! s'écria le médecin. Laisse-moi la voir maintenant? (A continuer.)

## CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Ceux qui ont des dents creuses — et le nombre en est considérable — seront bien aises d'apprendre que le soufre mou remplace avantageusement tous les mastics préconisés. Il présente sur les substances métalliques l'avantage de ne pas attaquer l'émail ni l'os de la mâchoire.

Pour préparer soi-même le soufre mou, on met dans un tube de verre, fermé à l'une de ses extrémités, quelques fragments de soufre ou bien de la fleur de soufre. Cette dernière est toujours d'une pureté plus certaine que le soufre en fragments.

On expose graduellement le tube à la chaleur d'une lampe à alcool ou d'un fourneau ordinaire, et quand le soufre est complètement liquéfié, parfaitement fluide, on le jette vivement dans une jatte remplie d'eau froide.

Le soufre ainsi traité se solidifie, non en matière compacte, mais en masse spongieuse, molle, élastique, de couleur brune, que l'on façonne à volonté.

En formant, pendant que le soufre est encore mou, une boulette de grosseur suffisante, on l'introduit dans le creux de la dent malade, et le soufre s'y fixe, s'y solidifie, devient dur comme pierre.

\*\*

Vous qui avez des fruits en réserve, pommes, poires, etc., il vous arrivera peut-être, pendant l'hiver, de les voir se congeler sous l'influence d'un froid trop vif. Alors les liquides contenus dans les cellules se glacent, et, si leur dégel se fait trop brusquement, ces fruits sont perdus.

Voici un moyen de faire dégeler les fruits et les légumes verts, donné comme pouvant les ramener à leur état primitif, sans qu'ils aient rien perdu de leur qualité.

— On verse dans un vase profond de l'eau fraîche, on y ajoute une ou deux poignées de sel de cuisine. Quand le sel est fondu, on met les fruits dans cette eau. Après quelque temps, ils reprennent leur aspect frais. Les œufs gelés se traitent de même.

## LA FOLLE DE LA VALLÉE DE JOSAPHAT.

Histoire Bruxelloise.

### I.

A la fin du récit publié dans notre n<sup>o</sup> 52, sous le titre de: „La Vallée de Josaphat, ou la Fontaine des Fiancés,” nous avons fait entrevoir à nos lecteurs la possibilité de donner quelques révélations sur la femme étrange qui s'y montre comme dans une fantastique vision. Nous sommes aujourd'hui à même de raconter son histoire.

Les Bruxellois qui ont dépassé la cinquantaine, se rappellent peut-être un vieux militaire qui venait régulièrement, il y a bien des années, se promener au Parc à l'heure de midi: sa grande taille, sa démarche assurée, l'ample redingote bleue qui l'enveloppait en tombant jusque sur ses éperons, l'air de commandement qui perçait dans ses yeux, le coup de sabre qui partageait en deux sa figure martiale, fixaient l'attention de tous les promeneurs.

Le colonel M... était un de ces nobles soldats que la Belgique avait prêtés à la France et qui suivirent l'aigle impériale dans toutes les capitales de l'Europe.

C'était une noble organisation que la sienne. La vie des camps, cette alternative de gloire et de dangers, avait développé chez lui une hauteur de sentiments, qui, par un heureux contraste, s'alliait avec une sensibilité et une modestie vraiment rares.

Lorsqu'après plus d'une année passée sur un lit de douleur, les blessures du colonel lui permirent de songer à l'avenir, ses regards se portèrent vers sa patrie, et il vint fixer à Bruxelles une vie si longtemps errante. Mais il chercha vainement le seuil de la maison paternelle qu'il avait quittée jeune encore: parents, amis, tout avait disparu, et il se retrouvait seul, débris vivant d'un grand naufrage, et réchauffant son cœur à la religion de ses souvenirs.

Il ne tarda pas à sentir le besoin de se créer une existence d'intérieur; possesseur d'une fortune honorable, il prit pour épouse une jeune orpheline, qui mourut en le bénissant, après quelques années d'un bonheur sans mélange.

L'âme de fer du colonel supporta difficilement cette perte cruelle et si peu prévue; puis il se rappela qu'il devait vivre pour sa fille, charmante enfant de trois ans, qui lui rappelait une épouse adorée.

Julia, c'était le nom de la fille du colonel, grandissait sous la surveillance de son père, qui n'avait voulu confier à personne le soin de sa chère enfant. Elle était belle et joignait aux talents agréables les plus aimables qualités du cœur. Seulement, on pouvait lui reprocher, comme à toutes les jeunes personnes qui ne sont pas élevées par leurs mères, une imagination trop exaltée, trop chevaleresque, qui prenait sa source dans une vive sensibilité et qui s'était développée sous l'influence de la tête encore chaude de son vieux père, aux récits qu'il lui faisait des faits remarquables de la grande époque qui venait de s'écouler.

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, aucun événement n'était venu troubler le calme de la jeune fille qui passait sa paisible existence auprès de l'auteur de ses jours, qu'elle chérissait; mais il ne fallait qu'une étincelle pour faire éclater, dans toute leur énergie, les passions dont le germe reposait dans son sein.

### II.

Par une belle soirée du printemps, le père et la fille revenaient d'une promenade à Boitsfort; leur calèche suivait au pas le milieu de la chaussée d'Etterbeek, (aujourd'hui „Wavre.”)

Tout-à-coup, au détour de la montée et vis-à-vis la maison du colonel, Julia vit un cavalier emporté par un cheval fougueux dont il cherchait vainement à maîtriser les mouvements; il avait perdu les étriers, et la bride

tendue semblait devoir à chaque instant se casser dans ses mains.

A cette vue, Julia poussa un cri de terreur. En effet, le malheureux cavalier semblait devoir se briser contre les roues de la voiture sur laquelle son cheval se dirigeait. Avant que le cocher du colonel eût pu faire prendre à son attelage un des bas côtés de la route, la tête du cheval toucha au timon de la voiture, fit un bond de côté sans ralentir la rapidité de sa course, et le cavalier désarçonné fut jeté avec tant de force contre la paroi de la chaussée qu'il resta la face contre terre, sans donner signe de vie.

Julia n'était point une de ces femmes qui, dans de semblables moments, ne savent que tomber en faiblesse; elle s'élança hardiment de la voiture, et courut au blessé; son père la suivit, mais leurs soins empressés demeurèrent impuissants, et sur un mot de la jeune fille les domestiques prirent l'inconnu et le transportèrent à la maison du colonel.

Un médecin est appelé sur-le-champ, et c'est en tremblant que Julia l'interroge sur l'état du blessé. La pauvre enfant ne croyait céder qu'aux sentiments de l'humanité en s'intéressant à l'inconnu; tant il est vrai que, surtout chez les femmes, l'amour a besoin de s'appuyer sur des idées généreuses qui font illusion à leur délicatesse. Mais déjà le coup est porté: Julia aime le jeune inconnu de toute son âme. Je ne dois pas oublier de vous dire que le blessé avait une de ces figures caractéristiques qui annoncent une belle âme; la pâleur répandue sur ses traits leur donnait encore une beauté plus touchante; son large front se développait sous une profusion de cheveux noirs, et ses yeux fermés laissaient deviner une grande puissance de regard.

On a souvent répété, et sous la forme d'une épigramme, que les femmes se laissent prendre par les yeux plus souvent que par l'esprit; la raison en est simple et tout à leur avantage. En effet, les femmes possèdent à un degré éminent ce coup d'œil qui fait les artistes. En se passionnant pour la forme, elles rendent hommage au principe qui nous a mis sur la terre et nous a donné la beauté extérieure, comme le signe visible de la beauté morale. Pour prouver ce que j'avance, il me suffira de dire que, lorsque le charme qui nous attachait à quelqu'un est rompu, nous retrouvons sur ses traits le signe caractéristique du défaut qui nous a désillusionnés.

Le docteur rassura Julia; l'évanouissement du blessé n'était que la suite naturelle de sa chute; il devait en être quitte pour quelques semaines de repos.

J'oubliais encore de vous dire que l'inconnu était un peintre distingué, et que ses œuvres étaient fort estimées par les connaisseurs.

Quand il reprit ses sens, l'ébranlement de cette chute violente et la faiblesse qu'elle lui avait laissée, lui permettaient à peine de se souvenir confusément de ce qui lui était arrivé. Il voulait interroger les personnes qui l'entouraient, mais on lui recommanda le silence, de par la faculté, et il se résolut à subir les soins empressés des personnes qui l'entouraient.

### III.

Enfin, après quelques jours de repos, Henri, faible encore, put quitter le lit; il apprit alors, de la bouche de Julia, les détails de l'événement qui les avait mis en face l'un de l'autre.

En vain il voulut quitter la demeure hospitalière du colonel, celui-ci exigea qu'il restât chez lui jusqu'à son parfait rétablissement. Il se rappelait, le digne soldat, que souvent, dans quelque ville allemande ou lithuanienne, il avait eu besoin de soins, et il croyait acquitter la dette de la reconnaissance.

Cependant, la convalescence fut plus longue et plus pénible que le docteur ne l'avait prédit, et un long mois se passa avant que Henri pût se promener dans le jardin, en s'appuyant au bras de Julia.

Je n'ai pas besoin de vous dire que bientôt l'amour réunit ces deux cœurs; du côté de Julia, c'était dévouement, de l'autre, c'était gratitude, et la jeune fille se livrait à ce sentiment avec toute la confiance de son âge, avec la

certitude de voir son père applaudir à son choix.

Un jour, le peintre et la fille du colonel parurent devant celui-ci.

— Mon père, dit Julia en souriant, vous le savez, j'aime Henri, j'en suis aimée... Ne bénissez-vous pas vos enfants ?

Le colonel, attendri, joignit les mains des

deux amants, et considéra dès lors Henri comme l'époux de sa fille.

Le jour du mariage allait être promptement fixé, et nos jeunes gens attendaient, avec cette douce impatience de l'amour, le moment où ils consacraient leur union au pied des autels.

Un soir, après une promenade à la Vallée

de Josaphat, Henri laissait voir sur son front soucieux les traces d'une préoccupation inaccoutumée ; la tendresse de Julia s' alarma de cette apparence de tristesse, elle voulut en connaître la cause. Pour chasser ce nuage, Henri fut plus affectueux que jamais, et sa fiancée laissa doucement endormir son inquiétude à ces franches protestations.



LE STABAT DE PALESTRINA.

IV.

J'arrive maintenant à la partie la plus pénible de l'histoire que je vous raconte.

Dans la journée qui suivit cette soirée, Julia vint en ville avec sa femme de chambre pour faire quelques emplettes. En passant dans la rue où demeurait Henri, elle la vit embarrasée par une grande foule, au devant de la

maison qu'il occupait, puis elle entendit des voix confuses qui racontaient qu'un homme blessé à mort venait d'être ramené chez lui.

— Il n'a pas longtemps à vivre, disait une voix.

— C'est déjà fini, disait une autre.

Puis une troisième reprenait :

— C'est dommage, car il était fièrement beau.

— Non, c'est bien fait, ajoutait un bon bourgeois, c'était un mauvais sujet.

Julia écoutait toujours sans entendre, puis un horrible pressentiment la prit au cœur, et elle s'élança vers la maison, perçant la foule qui se pressait.

— Où est Henri ? s'écria-t-elle ; je veux le voir.

— Il est mort, répondit-on,

A ces mots, un nuage couvrit les yeux de Julia, elle crut qu'elle allait mourir aussi.

Alors un bruit sourd circula dans la foule.  
— C'est elle, c'est celle qui a causé sa mort....  
Elle veut voir encore une fois son amant. Honte

et malheur ! Malheur sur toi ! lui criait on de toutes parts.

C'en était trop pour Julia ; ces mots bourdonnaient à son oreille comme un glas de mort, elle ouvrit de grands yeux fixes, se re-

dressa en souriant d'un air sinistre, et s'échappa en disant :

— Malheur, malheur sur moi !  
L'infortunée avait perdu la raison.



LA TOILETTE, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. BENJAMIN VAUTIER.

„Le lendemain, — ici c'est un ancien ami du peintre qui a la parole, — j'allais auprès du colonel, accomplir un douloureux devoir : avant de marcher à ce duel, où il devait trouver la mort, Henri m'avait confié son portrait et celui

de Julia, et m'avait chargé de les remettre à M. M... avec une lettre, dernier témoignage de son amour.

„En arrivant près du vieux soldat, je fus frappé de la profonde douleur qui se lisait sur

sa noble figure. Il en était accablé ; en vain sa fierté voulait-elle lutter contre les sentiments intérieurs qui troublaient son âme paternelle, il ne pouvait en imposer à personne.

— Monsieur, me répondit-il, je sais tout ; un

malheureux hasard a conduit ma fille sur le chemin où passait le cadavre sanglant de Henri; elle a tout entendu, elle sait qu'il en aimait une autre et qu'il est tombé victime de cette passion méprisable... Et maintenant Julia, mon unique enfant, a perdu la raison... Dieu sait si elle la retrouvera, et je n'ose le lui souhaiter, elle serait encore plus misérable... Permettez donc que je refuse ce souvenir du malheureux qui a porté dans ma maison le trouble et la désolation!

— Pauvre Henri! quel sacrifice! m'écriai-je. Monsieur le colonel, vous l'aimiez puisque vous le destiniez pour époux à votre fille; au milieu de vos justes douleurs, il vous sera doux de savoir qu'il n'est pas coupable, lui le meilleur et le plus pur des hommes... Je confie à votre honneur le secret que je tiens de son amitié.

„Sur un geste du colonel, je continuai :

— Henri avait un frère plus jeune et moins sage que lui... Une lettre oubliée par la personne, très-légère, c'est vrai, à laquelle elle était adressée, allumèrent une ardente jalousie chez le futur de celle-ci; les soupçons tombèrent sur Henri, et pour donner une prétexte à sa vengeance, M. B.... l'insulta en public de la manière la plus outrageante, un soufflet!.... Vous comprenez, colonel, qu'un homme d'honneur ne peut tolérer un pareil affront. C'est hier matin que les deux adversaires se rencontrèrent au village de Schaerbeek; avant de commencer le combat, Henri demanda à M. B... la cause de son imprudente conduite; pour toute réponse, son adversaire lui remit la lettre qu'il avait découverte. Henri me la fit passer en souriant tristement: c'était l'écriture de son frère... Puis le combat commença; Henri ménageait visiblement son adversaire; enfin il tomba à mes pieds, percé de part en part, victime de son dévouement fraternel, victime des égards qu'il croyait devoir à un homme que l'avait pris pour un rival sans loyauté. C'est alors qu'il me remit le paquet que je viens vous apporter. Vous voyez maintenant, Monsieur, s'il était coupable!

— Oh! ma fille, s'écria le vieillard, si au moins elle pouvait apprendre la vérité!... car il est cruel de mépriser l'homme qui a reçu votre foi, et cette pensée est le plus grand de ses maux au milieu de sa folie!

„Alors le colonel pleura, et je vous assure qu'on ne peut voir sans émotion couler des larmes sur la figure d'un homme qui a vu froidement tant de funérailles. Je pleurais aussi, et je le quittai pour me livrer tout entier à ma douleur, car j'aimais Henri comme un frère.

— Revenez me voir, me dit le colonel, nous parlerons de lui.

„Au bout de quelque temps, j'allai pour accomplir ma promesse, mais on me dit que le colonel avait quitté son habitation pour demeurer à Schaerbeek, que sa fille était toujours folle, et qu'elle avait voulu se fixer dans le lieu où elle avait vu son amant pour la dernière fois.

„Je me dirigeai de ce côté; c'était précisément derrière le mur de la maison occupée par le colonel que Henri était tombé devant mes yeux, frappé d'un coup mortel; je n'eus pas la force d'aller plus loin. Je me dirigeai vers la célèbre Vallée; le pauvre folle était là; j'entendis son cri perpétuel et sinistre: „Malheur! malheur!“ — Je m'éloignai, le cœur serré.

„Bientôt je quittai Bruxelles. Quand j'y revins, cinq ans après, le colonel M. était mort, et sa fille avait disparu le jour de ses funérailles, sans qu'on sût ce qu'elle était devenue.”

CH. DALG.

#### CAUSERIE.

### CHARLATANS ET CHARLATANISME.

#### I.

„Ne parlons pas comme le reste des hommes, disait un auteur; affichons la singularité, lui répliquait un chevalier d'industrie, et l'on nous croira plus grands que nos semblables.”

Ce serait un chapitre bien étendu que celui

qui passerait en revue toutes les espèces de charlatanisme dont la société d'aujourd'hui se compose, et dont, pour ainsi dire, elle s'est, de tous les temps, composée.

Le charlatanisme a gagné toutes les classes, et l'amour des charlatans est porté à un tel degré, que les objets et les individus qui s'offrent à nos yeux, sous un extérieur simple et dégagé de tout appareil, n'excitent nullement notre attention; aussi, partout où nous portons nos pas, nous ne rencontrons guère que des charlatans.

Il y a le charlatanisme des mœurs, des états, des sentiments, des grandeurs, des bassesses, des sciences, de la sottise.

Jetez les yeux sur nos grandes villes, et vous y verrez le tableau du charlatanisme dans toute son étendue. Ici, c'est un intrigant adroit qui, au moyen d'une brillante teinture de quelques connaissances et en parlant sans cesse avec un ton audacieux de sa naissance et de ses biens, s'empare insensiblement de la confiance, et dupe bientôt la bonne foi. Là, c'est un ignorant diplômé, qui, à la faveur d'un prétendu spécifique, très en vogue par suite d'une cure miraculeuse, due entièrement au hasard, est élevé au-dessus d'Hippocrate et de Gallien, et qui, pour justifier sa réputation, assassine impunément tous les malades qui lui tombent sous la main. Plus loin, c'est un écrivain qui, frondant audacieusement toutes les opinions reçues, en propage de nouvelles que l'on accueille avec d'autant plus d'avidité, que la nouveauté produit l'enthousiasme, à notre époque inconstante et curieuse. Partout, enfin, ce sont des empiriques de tous les genres, qui tous ont leurs sectaires et, par conséquent, leurs dupes. Aussi, le mot seul de charlatan offre-t-il à l'imagination de l'observateur une galerie bien vaste et très-curieuse.

L'originalité, le besoin de se créer une réputation, et la cupidité surtout, ont donné naissance au charlatanisme, que la crédulité alimente, et qui devient un besoin pour les esprits faibles dont il caresse les illusions.

En général, l'esprit public a vivifié des erreurs qu'exploite le charlatanisme, et le peuple n'est jamais plus éveillé, plus remuante et plus avide d'apprendre, que lorsque quelque charlatan remarquable vient le tirer de sa léthargie ordinaire, soit par l'annonce d'une découverte merveilleuse, soit par la publication d'un système hardi et dont l'adoption donne une violente secousse aux idées reçues jusqu'alors.

Cicéron disait qu'il n'y avait point d'absurdité qui n'eût ses partisans, et qu'on pouvait tout hasarder, parce qu'il y a des esprits toujours prêts à tout accueillir,

#### II.

En fait de charlatans, il faut toujours citer Mangin, le célèbre marchand de crayons, parce qu'il connaissait à fond le bon public, et se vantait carrément de sa qualité, dans un langage dont quelques bribes passeront à la postérité :

„Vous vous demandez, Messieurs, — disait-il un jour à Bruxelles, sur la Place des Nations, — quel est donc ce chevalier? Pourquoi ces vêtements d'un autre âge? Pourquoi ces chevaux richement caparaçonnés, ce carrosse doré, cet attelage bizarre, ces bruits de caisse et de cymbales, ce gigantesque parasol? Messieurs, c'est que la foule est aveugle et qu'il faut l'étourdir par le bruit et l'éclat. Savez-vous où est ma force, Messieurs? Dans mon casque... sous ce panache audacieux. Autrefois, je laissais aux hommes de bonne foi le soin de reconnaître l'excellence de mes produits et je comptais sur le bon sens de la foule.... Erreur.... Messieurs... La foule est aveugle, je le répète; et moi, qui me sens la force de dominer mon époque... oui, je te domine, époque! et les races futures se souviendront de Mangin!... moi, modeste autrefois, j'ai bu toute honte, et je viens sur la place publique faire effrontément ce que mes confrères les journalistes du grand format font à la quatrième page de leurs feuilles. (Il feint d'entendre une apostrophe partie de la foule.)

„Charlatan, dites-vous? — Eh! oui, mon Dieu! je suis charlatan! c'est mon métier, on ne saurait plaire à tout le monde. — On n'est

pas louis d'or, et tout le monde n'a pas le bonheur de naître épicié.

„Voulez-vous savoir comment je fus conduit au charlatanisme? Ecoutez-moi pendant quelques instants.

„Autrefois, Messieurs, je venais sur les places publiques, habillé en notaire... La foule passait silencieuse, je restais seul... Un autre que moi eût cédé à l'envie de dire... une... deux... trois... avec son déshonneur... Un jour, oh! un jour, c'était en carnaval, un polichinelle passa; les bourgeois, stupides et ânes (c'étaient vous tous, Messieurs), le suivirent et l'entourèrent en masse. Ce fut une révélation.

„Le lendemain, je parus sur la place publique costumé en Polichinelle, et, vous le voyez, Messieurs, vous m'écoutez! (Il fixe un des assistants.) — Peut-on rire quand on a une balle comme la vôtre? — Pardon, Monsieur! — Du reste, je ne vous demande rien! mais soyez tranquilles, je ne vous donnerai rien non plus... Je ne me mouche pas du pied... Mon portrait est à la porte de presque tous les débits de tabac de Paris, et je vends mes crayons vingt centimes.

„Si quelque inventeur, fabricant, marchand, physicien ou philanthrope, me présente des crayons meilleurs que les miens, je donne mille francs, (avec sangfroid) non pas à lui, ce serait un pari, (avec indignation) et je déteste les paris, (d'un air angélique) mais aux pauvres, aux pauvres...

„Quand j'étais simplement habillé en notaire, je vivais mal et je n'écoulais pas mes produits; aujourd'hui, j'ai deux cents dépôts dans Paris (ce ne sont pas des peaux de lapin). Je déjeûne chez Maire, — un bon filet, — bien saignant, — et du bordeaux à tous mes repas. Quant à mes détracteurs, car l'envie s'attache toujours au vrai mérite, ils verdissent, pendant que je deviens rose et frais, et boivent de l'eau comme des canards.”

Il est bon de dire que ces admirables passages ont été reproduits par la sténographie.

ALCINDOR.

### L'ÉLOQUENCE ET LE LOUIS D'OR.

#### DIALOGUE.

L'éloquence. — A vous voir et à vous entendre, les hommes n'ont plus aujourd'hui d'autre dieu que vous; il ne leur reste plus qu'à vous bâtir un temple.

Le louis d'or. — On m'en a déjà bâti un, où je ne faisais pas mal le personnage d'un dieu. Et puis, la Bourse?... Mais il m'importe fort peu d'avoir un temple de pierre ou de bois, pourvu que j'aie le cœur de l'homme pour mon autel, et qu'il m'y consacre tous ses travaux et ses soins.

L'éloquence. — Vous parlez bien haut, vous né au sein de la terre.

Le louis d'or. — Je ne suis pas tellement le fils de la terre, que je ne sois aussi le fils du soleil et des astres.

L'éloquence. — Pour moi, je suis la fille de l'entendement et du cœur de l'homme.

Le louis d'or. — S'il n'y a qu'à sortir de l'entendement et du cœur de l'homme pour prouver sa noblesse, les trahisons et les grands crimes seront bientôt illustres, et se disputeront avec vous la gloire et la naissance. Il est vrai que j'ai été conçu dans un lieu obscur; mais j'ai trouvé dans cette obscurité-là, je ne sais quoi qui éblouit les yeux et qui séduit. J'avoue que ma naissance m'a rendu le voisin des enfers; mais on m'y a trouvé, et, si vous étiez cachée comme moi, je ne sais pas qui vous irait déterrer.

L'éloquence. — Je sais bien que vous plaisez aux hommes, mais ce n'est que parce que vous leur en imposez par de petits agréments qui donnent dans les yeux.

Le louis d'or. — Mes agréments donnent encore plus dans le cœur. Pour ce qui est d'imposer, nous sommes dans un temps où l'on ne peut faire fortune dans le monde, à moins qu'on n'impose. Nous le faisons tous deux, mais avec cette différence que vous n'imposez que par des paroles, au lieu que j'impose par ma solidité; car on dit qu'il n'y

a point de raison plus solide que moi, et qu'on ne peut donner à la vérité une couleur plus belle que la mienne; au moins vous m'avouerez qu'elle vaut bien le brillant de vos pensées.

L'éloquence. — Toute comparaison de vous à moi est au moins inconvenante. Mais s'il est question d'en venir au mérite, c'est moi qui ai réuni les peuples quand ils étaient errants dans les déserts, et qui les ai fait vivre en société.

Le louis d'or. — C'est moi qui suis le nerf et le soutien des Etats; c'est moi qui suis les délices des jeunes et le soin des vieillards.

L'éloquence. — Je suis la bienvenue partout.

Le louis d'or. — Principalement quand je vous accompagne.

L'éloquence. — J'ai accès dans le palais des souverains, des ministres...

Le louis d'or. — Vous n'y en avez point tant, qu'un mulet qui me porte n'y en ait encore davantage que vous.

L'éloquence. — J'ai beaucoup de pouvoir sur le cœur de l'homme.

Le louis d'or. — Vous en avez; mais avec un grand embarras de mots; au lieu que moi, sans préparation, sans artifice, j'ai le don de me faire écouter, et de me rendre maître des cœurs. Un jour qu'il était question de consoler un malheureux, vous tâchâtes de le faire par de belles paroles; peut-être n'était-il pas fait pour comprendre un langage trop au-dessus de lui; aussi votre discours faisait sur lui peu d'impression, lorsque quelqu'un s'avisa de me mettre dans ses mains; aussitôt on vit que la joie s'épanouissait sur son visage, et à l'entendre il sortait de moi une vertu secrète qui devait remédier à ses maux. Feriez-vous bien par vos paroles, ce que je fis alors par mon silence?

L'éloquence. — Je rends bien d'autres services à l'homme.

Le louis d'or. — Vous en rendez, mais je ne sais s'ils valent les miens, car je m'en vais chez un fripon, et j'en fais un honnête homme; chez un ignorant, aussitôt c'est un homme d'un sens profond; chez un homme plein de vices, et on lui trouve toutes les vertus; enfin, si vous faites les doctes, j'ai le privilège de faire les docteurs. Vos services valent-ils bien ceux-là?

L'éloquence. — D'où vient donc qu'après tant de bienfaits, je vous voyais dernièrement sous le marteau d'un pauvre artisan, où vous faisiez une pauvre figure?

Le louis d'or. — Je ne sais pas si vos figures sont plus agréables; mais je sais bien que le tour qu'on me donnait dans ce moment vaut bien le tour de vos périodes.

L'éloquence. — Mais avec ce beau tour, on vous voit courir le monde comme un misérable qui n'a point de pays.

Le louis d'or. — Si c'est un mal que de courir le monde, il m'est commun avec le soleil. Je n'ai point de pays arrêté; mais partout où je suis, l'homme trouve sa patrie.

L'éloquence. — Il a donc un grand tort de vous traiter aussi mal qu'il le fait; car vous tombâtes, il n'y a pas longtemps, entre les mains d'un vieil avare qui vous mit en prison dans un coffre-fort et vous enfouit dans la terre.

Le louis d'or. — Quand je suis en prison de la sorte, il n'est personne qui ne se crût heureux de pouvoir y entrer avec moi; au reste, je n'y suis pas seul; le cœur de celui qui m'y place s'y cache avec moi.

L'éloquence. — Mais que faites-vous là?

Le louis d'or. — Ce que vous faites dans vos écrits, qui sont cachés dans le magasin du libraire.

L'éloquence. — Je suis là comme un monument des orateurs où leur esprit repose.

Le louis d'or. — Et moi je suis dans ce trésor enfoui, comme le monument du riche où son âme repose.

L'éloquence. — Je plains pourtant bien votre destinée, puisqu'au sortir de là on vous voit souvent à la discrétion d'un faux-monnayeur.

Le louis d'or. — Je ne plains pas moins vos écrits, puisqu'après avoir été lus avec tant de plaisir, on les voit quelquefois dans un cabinet à la discrétion des souris.

L'éloquence. — Vous allez après cela dans des lieux maudits.

Le louis d'or. — Je n'y prends point de mauvais air, et je ne suis pas moins bien venu chez les puissants du monde, où les personnes les plus délicates disent que je porte la santé avec moi.

L'éloquence. — On vous voit même sortir quelquefois d'entre les mains des scélérats.

Le louis d'or. — Je n'en repose pas moins agréablement entre les mains de gens vertueux.

L'éloquence. — Parmi eux il s'en trouve qui font merveille à déclamer contre vous.

Le louis d'or. — Ils ne déclameraient pas si fort s'ils ne se proposaient à eux-mêmes de m'obtenir comme prix de leurs soins.

L'éloquence. — Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des philosophes qui vous condamnent en public.

Le louis d'or. — Il n'y en a pas un seul qui ne m'approuve en particulier, lorsque je suis dans sa bourse.

UN ANCIEN BANQUIER ET ANCIEN DÉPUTÉ.

## LE COUP DE CRAVACHE, ou TOPEE-LE-MULATRE.

PREMIÈRE PARTIE.

### VII.

Pendant que les deux jeunes visiteurs s'entretenaient de leur présence dans ce brillant hôtel, le domestique hindou revint, disant que son maître était à table, mais qu'il ne tarderait que quelques instants à rejoindre ses visiteurs; et en attendant, le serviteur les pria d'entrer dans un appartement voisin, dont il ouvrit la porte.

Wolsey se jeta dans un fauteuil de bambou, tandis qu'Armand prit possession d'un divan.

Quelques instants se passèrent.

Enfin, on entendit le bruit d'un pas lourd dans le vestibule; la porte s'ouvrit, et le maître de la maison entra.

Au premier coup d'œil, les jeunes gens le reconnurent. C'était le cavalier qu'ils venaient de voir sur le Strand, et que Wolsey avait déclaré être un nabab.

Le propriétaire de la villa Banyan, malgré le ton important qu'il se donnait, perdait beaucoup de son prestige quand il était vu de près.

Il avait une figure bouffie, un teint jaune et de petits yeux brillants, qui exprimaient la ruse et la cruauté.

En entrant dans l'appartement, il jeta un regard peu bienveillant sur les deux jeunes gens et dit avec une certaine impatience:

— Vous avez désiré me voir?

Tous deux s'étaient levés, et Wolsey s'inclina, en disant:

— Nous désirions voir M. Henri Bathurst.

— Tel est mon nom, Monsieur; que puis-je faire pour vous? J'ai reçu vos cartes, mais je ne sais lequel de vous deux est Wolsey Bathurst.

— C'est moi, dit Wolsey en s'avançant; si vous êtes le Henri Bathurst que je cherche, quoique je pense qu'il y ait une erreur ici, vous êtes mon père...

Le négociant leva la tête et put voir qu'il y avait des traits de ressemblance entre ce jeune homme et lui.

— En vérité, dit-il rudement, comment puis-je savoir si vous portez bien le nom que vous indiquez?... J'ai, en effet, un fils nommé Wolsey, mais il doit être en Angleterre en ce moment.

Wolsey plongea la main dans sa poche et en retira un mince paquet de papier.

— Voici les seules lettres que j'ai jamais reçues de mon père, dit-il, en les lui présentant. Reconnaissez-vous votre écriture?

Henri Bathurst y jeta un coup d'œil.

— Oui, je la reconnais; et d'ailleurs je vois à vos traits que vous êtes mon fils...

En disant ces paroles, il tendit froidement la main à Wolsey, qui la serra entre les siennes.

Il n'y avait pas la moindre tendresse dans l'accueil que le père fit au fils; au contraire,

la présence de celui-ci semblait l'ennuyer beaucoup.

— Permettez-moi, dit-il, de vous demander ce qui a pu vous amener dans les Indes. Ce n'est pas le désir de me voir, sans doute?

— Nous sommes venus aux Indes pour remplir une mission, au sujet de laquelle nous nous permettrons de demander vos conseils.

— Et votre compagnon, qui est-il?

— C'est mon cousin, Armand Elliot, l'héritier de lord Tregaron, dit Wolsey avec amertume. De plus, il porte le second titre du comte, celui de vicomte de Wareham.

Henri Bathurst tressaillit.

— Comment cela se fait-il?... Lord Tregaron est un membre très-éloigné de la famille Elliot. Il appartient à la branche principale, tandis que les Elliot et les Bathurst descendent de la branche cadette.

— Vous n'avez donc pas appris que la branche aînée des Elliots est éteinte?... Le vicomte de Wareham mourut d'une maladie de cœur, au mois de décembre passé, et son père, le comte de Tregaron, fut emporté par une attaque d'apoplexie, peu de jours après.

— Et le successeur du comte, qui est-il?

— Il n'est autre que votre cousin, le colonel Edmond Elliot.

Henri Bathurst recula de plusieurs pas.

— Lui, lord Tregaron! exclama-t-il avec stupefaction.

— Oui, et il jouit d'une fortune princière; il est propriétaire de Belle-Ile et pair du royaume, déclara Wolsey.

Le visage de Henri Bathurst prit une teinte livide, quand il entendit son fils faire l'énumération des titres et des biens que possédait son ancien rival, et ses yeux trahirent la haine dont il était animé.

— Et vous, dit-il, en se tournant vers Armand Elliot, vous êtes le vicomte Wareham, le futur héritier de lord Tregaron?

— Je suis son plus proche parent, répondit l'interpellé avec dignité; le comte désire que je porte son second titre; cependant, je vous dirai que je préfère être appelé tout simplement par mon nom.

— Vous avez bien raison, car souvent celui qui s'élève trop haut est obligé de descendre, dit le négociant avec un mauvais sourire. Le comte peut se remarier, et avoir un héritier, ce qui contrarierait un peu vos espérances.

— Le comte ne se remariera jamais, interrompit Wolsey; depuis la mort de sa femme, la vie lui est à charge.

Henri Bathurst détourna la tête et changea brusquement de sujet de conversation.

— Enfin, pour quelle affaire êtes-vous venu dans ce pays? demanda-t-il à son fils. J'espère bien que ce n'est pas pour me soutirer de l'argent; je n'en ai pas à vous donner et je ne puis non plus vous intéresser dans mon commerce, vu que je ne suis qu'un agent moi-même. D'ailleurs, à vous parler nettement, votre présence à Calcutta m'est désagréable; je n'aime pas qu'on s'occupe de moi... et je vous conseille de retourner en Angleterre par le plus prochain steamer.

— Ne vous alarmez pas à cause de ma présence ici, dit froidement Wolsey; nous sommes venus à Calcutta pour une affaire qui ne vous concerne pas.

Cette déclaration sembla soulager infiniment Henri Bathurst, et il demanda aux jeunes gens dans quel but ils étaient venus le trouver.

### VIII.

Wolsey Bathurst ne répondit pas immédiatement à la question de son père; il voyait que le marchand était inquiet, mal à l'aise, et pour se venger du mauvais accueil qu'il avait reçu, il tenait à ne pas satisfaire de suite la curiosité de l'auteur de ses jours. Celui-ci impatienté répéta la question avec aigreur.

— Avant que je vous instruisse de mes projets, dit le jeune Bathurst, il faut que nous fassions plus ample connaissance. Vous êtes mon père, un père que je n'ai plus revu depuis ma plus tendre enfance, et au fond, vous m'êtes aussi étranger qu'un habitant de la lune. Vous m'avez laissé aux soins de ma grand-mère, qui m'a élevé. Grâce à elle, j'ai terminé mes cours

universitaires, et suis prêt à entreprendre une carrière. Mais c'est tout ce qu'elle peut faire pour moi, la bonne femme; car vous savez qu'elle n'a pour vivre qu'une rente annuelle, et que vous avez dissipé toute la fortune de ma mère... à moins que cette fortune ne soit placée dans cette maison, continua Wolsey, en regardant autour de lui avec suspicion. Et maintenant que je vous ai fait connaître tout ce qui me concerne, voudriez-vous bien à votre tour me donner quelques renseignements sur vous-même, renseignements que je puis obtenir du reste dans la ville...

— Oh, je ne suis pas riche, fit ce singulier père; le peu que je possède est en effet engagé dans cette maison, dont je ne suis que le gérant, quoiqu'elle porte ma firme.

Le fils ne crut pas un mot de ce qui lui était débité, car il était lui-même rusé et astucieux; il soupçonnait qu'il y avait un mystère dans la vie de son père, et était persuadé que celui-ci tenait à l'éloigner au plus tôt de Calcutta.

— Etes-vous remarié? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Non, fut la réponse. Je vivrai et je mourrai seul dans ce pays.

— Voyons, reprit Wolsey, après un instant de silence, je vais vous dire maintenant quel est le but de notre voyage. Nous sommes venus, chargés par lord Tregaron d'une secrète et importante mission...

A ces mots, le marchand pâlit et se montra excessivement agité.

— Quelle est cette mission? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Elle se rapporte au temps où lord Tregaron était encore le capitaine Elliot, — au temps de la révolte des cipayes; il y a treize années de cela.

— Oui, oui, je sais, dit vivement le marchand. Continuez.

— A cette époque, reprit le jeune homme, sa femme mourut dans un bungalow sur les monts...

— Sa femme! interrompit Henri Bathurst, les traits livides, les yeux grands ouverts. La mission secrète concerne-t-elle sa femme?

Wolsey regarda son père avec étonnement.

— Oh, vous devez l'avoir aimée plus que

ma mère, dit-il avec ironie; votre émotion en est la preuve. Vous étiez au bungalow quand elle mourut; vous savez que son corps fut laissé aux soins d'une ancienne et fidèle servante, vous connaissez l'enlèvement de la petite Rosamonde par un misérable mulâtre...

— Je suis au courant de tous ces détails, interrompit le marchand.

— Alors, reprit Wolsey, je ne vous dirai plus qu'une chose, c'est que lord Tregaron, qui jusqu'à présent avait été persuadé que son enfant était morte, s'est mis en tête, d'après les suggestions d'un ami, qu'elle vit peut-être encore, et qu'elle se trouve cachée dans ce pays... Il nous a priés de nous mettre à sa recherche, et nous sommes venus aux Indes pour retrouver Rosamonde Elliot.

Bathurst père poussa un soupir de soulagement, comme s'il venait d'être débarrassé d'un lourd fardeau.

— Et vous êtes venus dans ce pays pour une chimère pareille!... Vous comprenez bien que le cipaye doit avoir tué cette enfant... Dans tous les cas, la rechercher est une folie, car, si elle vit, Topee n'aura reculé devant



BARBET CORDÉ ALLEMAND.

rien pour se venger, et il en aura fait une créature dégradée, qu'Edmond Elliot ne verrait peut-être qu'avec horreur.

— Qu'importe! dit Wolsey; pourvu que je la ramène à son père, la récompense sera la même.

— Et si elle était mariée à quelque misérable paria, et mère d'une demi-douzaine d'affreux enfants?...

— Vous semblez vouloir nous engager à renoncer aux recherches que nous allons entreprendre, dit le jeune homme en regardant son père avec fixité.

— Pas du tout; je vous aiderai au contraire de mes conseils, mais je répète que vos recherches seront vaines. Avez-vous formé un plan d'action?

— Nous nous proposons, avant tout, de faire traquer Topee par la police, dit Elliot. De cette manière, nous saurons s'il est mort ou vivant; puis nous tâcherons de découvrir quelque soldat ayant appartenu au régiment du cipaye, et qui pourrait nous apprendre si Topee a laissé une famille ou non.

— Ce plan est bon, approuva le marchand. Si vous persistez dans vos desseins, je puis vous procurer d'excellents guides, des serviteurs hindous sur lesquels vous pouvez compter; mais il est de mon devoir de vous avertir que vous serez exposés à une multitude de

dangers de tout genre, et il se peut que vous ne reveniez jamais à Calcutta.

— N'en dites pas davantage! exclama Wolsey, c'est inutile; nous partirons en dépit de tout ce que vous pouvez objecter, car je tiens infiniment à gagner la récompense promise.

— Et nous désirons nous mettre en route le plus tôt possible, ajouta Elliot; vous nous rendrez un grand service, Monsieur, en nous procurant les hommes et les choses nécessaires à notre expédition.

— Tout sera prêt pour après-demain, dit le marchand, et je vous invite tous les deux à rester à Garden Reach jusqu'au moment de votre départ.

Les jeunes gens déclinèrent l'invitation, mais ils promirent à Henri Bathurst de venir dîner chez lui le lendemain.

— Ne vous occupez de rien, dit le père de Wolsey; je vais m'aboucher avec les hommes qui vous escorteront, et je leur donnerai les instructions nécessaires. A présent, permettez-moi de vous offrir quelques rafraîchissements.

En disant ces mots, il sonna et un Hindou de grande taille, vêtu de blanc, apparut. Le maître de la villa Banyan lui adressa la parole en hindoustani, et quelques moments après le domestique vint annoncer que le souper était servi.

Henri Bathurst engagea ses hôtes à le suivre

et les conduisit dans un élégant salon, où se trouvait une table chargée de viandes appétissantes et de diverses sortes de vins.

— J'ai pris la liberté de renvoyer votre cocher, dit-il, quand le repas fut terminé; si vous tenez à partir, ma voiture vous reconduira à votre hôtel.

Les deux cousins ne prolongèrent pas leur visite. La voiture fut annoncée et le marchand déclara son intention de se rendre le lendemain de bonne heure à leur logement, dont ils lui donnèrent l'adresse. Ils prirent donc congé de leur hôte et furent bientôt en route.

Après leur départ, Henri Bathurst rentra dans son appartement; son visage s'était contracté, et il murmura en serrant les poings:

— Quel génie infernal les a conduits ici, au moment où j'allais peut-être réussir... Mais j'en serai bientôt débarrassé: je vais les envoyer dans les provinces du nord, d'où j'espère qu'ils ne reviendront jamais.

Puis, après un instant de réflexion, il s'écria:

— Ah! quelle éclatante vengeance!... Si mon cher cousin, Edmond Elliot, comte de Tregaron, savait mes secrets... s'il connaissait le mystère de ma vie, sa raison n'y résisterait pas; il deviendrait fou de rage et de douleur; mais ce mystère, aucun être vivant ne le connaîtra jamais.

(A continuer.)